

## Christal

La précoce chaleur de ce mois avait incité Axel à laisser la fenêtre entrouverte. Il dormait en chien de fusil, son souffle caressant la nuque de sa compagne. Comme chaque nuit, depuis l'annonce terrible du médecin, son visage restait tourné vers Christal ; c'était sa manière à lui de veiller sur elle jusque dans son sommeil.

Malgré cela, elle était très agitée.

En dépit des nombreuses rides qui l'ensevelissaient sous un nombre d'années bien plus grand, peut-être cette femme n'avait-elle pas encore trente ans.

La douce lueur d'espoir vacillant dans son prénom pas plus que la sollicitude d'Axel ne suffisaient à repousser les noirs cauchemars qui l'assaillaient de nouveau.

— Pitié, murmura-t-elle.

Axel ouvrit les yeux tandis que dehors, accablant la cime d'un chêne centenaire, la lune décochait ses rayons, déchiquetant ici ou là le vénérable feuillage.

— Non ! Non, laissez-moi ! cria la femme soudainement.

— Chris, calme-toi, qu'y a-t-il ? Réveille-toi... Chris, ce n'est rien. Réveille-toi Christal, je suis là. C'est moi... Ce n'est que moi.

Elle ouvrit brusquement les yeux, fixa son amant une fraction de seconde – le reconnut-elle immédiatement ? – puis se blottit toute tremblante contre son torse.

Christal sanglotait maintenant et ses joues déjà pâlottes au naturel blêmissaient sous la lueur de la lampe de chevet. Elle réussit à balbutier :

— C'était... C'était encore cette sale bête... Elle me regardait... la chouette, encore elle... méchamment... Je la déteste ! Je n'en peux plus, Axel... Toutes les nuits, c'est pareil. C'est si réel. Oh ! Mon Dieu, j'ai tant souffert. Pourquoi ? Qu'ai-je donc fait de si mal ?

Axel serra Christal un peu plus fort dans ses bras, baisa longuement ses cheveux épars.

— N'aie pas peur, je suis là, ça... ça passera... Tu n'as rien à te reprocher, ça va aller... Je te le jure, ça va aller...

Christal écarta les dernières de ses longues boucles flamboyantes, celles que la thérapie chimique n'avait pas encore ravagées. Quelques cheveux restèrent emmêlés entre ses doigts. Ses yeux, dont l'éclat d'émeraude s'était atténué au fil du printemps, se levèrent tristement vers son compagnon. Elle soupira :

— La chimio, c'est insupportable... Comment veux-tu que ça aille ?

La voix d'Axel se troubla.

— Pardon, ma chérie... je... C'est dur... Je le sais bien... Je le vois... Je voudrais tellement t'aider, vraiment !

La profondeur de ce propos était évidente, c'était l'expression essentielle d'une âme en peine. Christal reçut comme une gifle le sentiment mis à nu au-delà de ces mots balbutiés. Elle se maudit d'avoir cédé à l'amertume, et de causer ainsi un peu plus de tourment à celui qu'elle aimait.

Si au moins une personne sur terre ne méritait aucunement d'être rabrouée ainsi, certainement était-ce Axel. Peut-être manquait-il de sérénité, peut-être ses attitudes navrées étaient-elles agaçantes, mais en tout cas, il aurait donné corps et âme si cela avait permis de sauver Christal. Elle savait sa propre révolte injuste et stérile, regrettait son agressivité, quand bien même celle-ci avait été éphémère.

Elle prit une profonde inspiration, ferma un instant ses paupières fatiguées puis au prix d'un effort qui recueille-

rait bientôt sa tendre compensation, sa bouche se fit miel et soleil :

— Je ne voulais pas te blesser... Ne m'en veux pas, je... parfois je... enfin, tu comprends ?

Refusant d'entendre sa réponse, elle embrassa Axel. Tout d'abord de fugitifs baisers, dans le cou, sur les joues, puis de longues apnées voluptueuses sur les épaules. Lèvres de la femme et peau de l'homme frémissant à l'unisson.

Enfin, ses doigts fins jouèrent avec l'un des cheveux à jamais perdus et Christal minauda :

— Demain, je me les fais couper à ras !

Elle posa un index indécis sur sa bouche et fronça les sourcils avant d'ajouter :

— Euh, non, non ! En fait, je le ferai moi-même...

Devant les prunelles incrédules de son amant, elle plaisanta de bon cœur :

— Si, si, entièrement, à la Yul Brynner ! Ce sera rigolo ! Et puis de toute manière, dans quelques jours ils vont tomber.

Axel ne savait que dire. Forçant son amusement, Christal compléta :

— Quoi ? Tu ne le connais pas ? Hum, tu es encore un gamin... Alors disons comme Kojak ! Quoi ? Lui non plus, tu ne le connais pas ? Tu es décidément trop jeune ! Et si je dis comme Barthez, ça va mieux, hein ?

Puis elle asséna en s'esclaffant :

— En plus, la chute des cheveux, c'est normal, puisque mon automne sera bientôt là !

Ses intonations se firent plus enjouées encore lorsqu'elle acheva :

— Alors ? Tu me voudras comment ? En brune ? En blonde platine ? De toute manière, tu auras le choix, je me suis procurée déjà plusieurs perruques différentes ; ça ne te dirait pas de, comment dire, euh, de posséder trois maîtresses différentes dans la même nuit ? Avoue que c'est un

fantasme de mec, ça ? Une blonde vêtue d'une nuisette qui cacherait à peine son écrin d'amour ; puis après, une brune super élégante, bcbg avec chemisier transparent, slip et sous-tif de dentelle ; et pour finir par un feu d'artifice, je me coifferais de la perruque rousse.

Un hoquet ridicule jaillit dans sa poitrine avant qu'elle n'achève :

— Et toi, tu ôteras mon string avec tes dents !

Christal éclata littéralement de rire puis sa bouche se fendit de malice :

— En tout cas, c'est la boulangère qui ne va pas s'en remettre de me voir en Marilyn Monroe. D'ici à ce que ça lui mette le feu aux miches !

Tous deux pouffèrent, leurs angoisses assoupies au profit de caresses mutuelles.

\* \* \*

Un peu plus loin, au-delà du jardin encore soigné, crevant de part en part le feuillage du chêne, la clarté de la lune explosait dans une paire d'yeux. L'oiseau impavide veillait, ses prunelles fixées sur les persiennes derrière lesquelles Christel et Axel entamaient leur joute amoureuse.

Plus loin encore, par-delà l'orée des bois, toute vie se pétrifia. Les musaraignes retinrent leur souffle, leurs petites têtes lançant de part et d'autre des œillades affolées. Les insectes se recroquevillèrent sous l'écorce de leurs hôtes vermoulus. Même le ruisseau sembla un instant anéanti par une glaciale torpeur, ses vaguelettes stoppées dans leur élan de vie.

Alors les serres se détendirent. L'oiseau prit son essor, effleura frênes et hêtres, marquant les uns et les autres de son ombre lourde avant de s'évanouir dans la nuit.

Le silence fut rompu aussi vite qu'il avait étouffé les bois. Oubliant le danger, les animaux de la nuit rongèrent,

tissèrent et fourmillèrent de nouveau. Les roseaux dansèrent derechef sur le rythme orchestré par la brise automnale. Un goujon griffa la surface du ru. Le crépitement des grillons reprit et les grenouilles joignirent leurs coassements de violoncelles à la symphonie nocturne.

La vie insouciante avait gagné cette fois encore.

\* \* \*

Lorsque leurs corps repus de plaisirs s'abattirent mollement, Axel questionna Christal. Bien plus qu'une once d'inquiétude perçait dans sa voix.

— Dis-moi, tu avais rêvé quoi au juste ?

— Au début, c'était comme toujours. Je me sens à moitié folle, courant à perdre haleine dans une étrange forêt... Non, elle n'était pas seulement étrange, mais elle était très vieille, cette forêt.

Une lueur aussi fugitive que violente parcourut son regard lorsqu'elle précisa :

— Et je sais maintenant de quoi provenait ma terreur, c'était une sale garce de chouette...

De ses phalanges vibrantes de tendresse, Axel effleura la joue de sa compagne, obligea une pointe d'ironie dans ses intonations.

— Toi, effrayée par un oiseau ? C'est impossible, tu les adores !

— Si, riposta Christal. Au début, c'était une vague inquiétude, puis au fur et à mesure, ça devenait une oppression atroce... et tout a commencé à s'éclaircir.

— C'est bien trop clair, soupira-t-elle.

Ses yeux esquivrèrent ceux d'Axel.

— Mais si je te raconte tout, tu vas penser que je suis foldingue ? C'est vrai que j'adorais les oiseaux, exactement comme maman. Maintenant, ils me terrifient.

Christal avait ancré ses yeux dans ceux d'Axel.

— Tu crois que je deviens folle ? Que je suis... enfin, que mon cerveau... tu crois que le cancer...

Pour toute réponse, Axel embrassa les paupières flétries, passa sa main dans les ruines de la chevelure. La femme se lova un peu plus contre son amant. Celui-ci ne savait que dire. La question était par trop embarrassante. Et le silence qui risquait de s'instaurer heurtait sa sensibilité plus encore.

— Ce rêve, raconte-le moi, s'il te plaît, insista-t-il. Il faut que je sache... Moi aussi.

Que Christal fut dupe ou non, Axel avait réussi à détourner la conversation vers un sujet moins tragique.

— C'était pendant les guerres de Vendée, j'en suis convaincue dorénavant. Je sais que ça paraît absurde. Pourtant, il y avait les soldats républicains, c'étaient les colonnes de Turreau, elles mettaient tout à feu et à sang. Et moi...

Elle hésita une fraction de seconde, affronta le regard d'Axel puis souffla :

— ...et moi, j'étais paniquée... parce que... vraiment tourmentée... parce que... à cause...

Christel n'acheva pas sa phrase tout de suite.

— C'était mon mari et mes enfants... murmura-t-elle en observant Axel avec une crainte palpable dans le regard.

— Tiens, tiens, s'esclaffa celui-ci faussement, tu me trompes dans tes cauchemars, et en plus tu as fait des enfants avec un autre ! Eh bien bravo ! Je n'ose pas imaginer ce qu'un psychanalyste en conclurait.

Axel savait que ses intonations n'étaient pas justes ; il savait aussi combien ses attitudes étaient vitales pour la santé de Christal. La phrase suivante vint directement de son cœur, elle le transperçait.

— Et ton mari, dis-moi, il me ressemblait au moins ? J'espère que oui !

— Ne sois pas sot Axel, c'était un rêve, c'est tout. D'un autre côté, j'ai du mal à accepter ce que me dicte la raison, parce que lorsque je dis que c'est un rêve et c'est tout, j'ai

pourtant le sentiment qu'il est très très important, essentiel même.

Christal secoua la tête et plissa vaguement ses lèvres :

— Mais à vrai dire, je n'ai aucune idée de ce que je pourrais en faire... C'était si réel. Et cette chouette ! Mon Dieu ! Elle annonçait un grand malheur, j'en suis certaine, tu sais.

Axel la taquina un peu plus encore, sa voix résonnant de sincérité :

— Quoi ? Tu crois aux maléfices ? Aux jeteurs de sort ? Ma parole, tu es superstitieuse... Je n'imaginai pas non plus ça de toi... C'est pour cela que tu discutes parfois avec le prêtre ? Qu'est-ce qu'il a ? Il veut te convertir ou bien il essaie de te fourguer un abonnement du genre : sept exorcismes dont un gratuit ? Remarque, un chapelet de bénédictions pour arroser une belle plante comme toi, ça serait amusant !

— Mais non ! répliqua Christal impulsivement, la religion et moi, ça fait deux ! Tu le sais bien. C'est simplement que de temps à autre, il a besoin de parler de mon grand-père. Alors, il vient me voir. C'est drôle, le prêtre ne l'a rencontré en tout et pour tout que trois ou quatre petites heures, quelques jours avant sa mort, et malgré cela, il l'estime comme tu ne peux même pas l'imaginer ! Je ne sais pas ce qui s'est passé entre eux à vrai dire... Il me manque grand-père, déjà dix ans...

— En fait, reprit-elle en riant à demi, je ne sais pas comment il a fait pour l'entourlouper à ce point, le curé !

Christal mordilla l'index d'Axel, deux fois. Puis afin de se faire pardonner, elle le confia à sa bouche et le pansa aussitôt de sa langue.

— En tout cas, tu exagères avec cette allusion à la superstition, il n'y a pas de quoi se moquer !

Parce que ses confidences l'avaient soulagée, Christal se détendit.

— De toute façon, d'après le cancérologue, il n'y a que mon corps qui soit malade pour l'instant, marmonna-t-elle en baillant. Enfin, je l'espère.

\* \* \*

Quelques minutes plus tard, la femme s'endormait dans les bras apaisants de l'homme. Quoique dorlotée de mots amoureux, Christal sombra bientôt dans son cauchemar. Elle remua, se retourna de gauche et de droite, puis se mit à murmurer des phrases incompréhensibles.

Comme enfantés d'une tragédie de jadis, cinq prénoms surgirent ; ils venaient supplicier la nuit présente.

Les plaintes de Christal égrenèrent leur musique amère pendant quelques minutes : « Nicolas... Nicolas... mort... Jeanne, Thérèse, ils sont morts... Justine, mon bébé, ma petite... assassinée aussi... Jérémie... où es-tu ? », puis s'éteignirent à l'instant où Axel sortait d'une mauvaise somnolence.

\* \* \*

Au bout du jardin, dissimulé au cœur du chêne moribond, l'oiseau était revenu de son mystérieux voyage. Il fixait de nouveau la maison, intensément. Autour, aucun animal n'osait se mouvoir : figés d'effroi, les rongeurs s'étaient ratatinés aux pieds des arbrisseaux ; pétrifiés d'angoisse, les insectes s'étaient fourrés bien plus loin dans les fissures ; la symphonie des batraciens avait laissé place à une sinistre quiétude.

Plus écrasant que jamais, sourdait ce silence dont nul être n'imaginait la véritable cause. Maud, l'esprit de Maud qui s'était égaré dans ces bois quelque deux siècles plus tôt...

## Maud

Maud trébucha une nouvelle fois. Elle courait, elle courait comme jamais auparavant, ignorant les griffures des aubépines et des ronces, aveuglée par la peur. Ses mollets saignaient, sa joue droite portait la marque d'une gifle, un coup vicieux porté par un genêt.

Lorsque ses cheveux s'empêtrèrent dans les basses branches d'un églantier, la jeune femme détesta les arbres de la forêt.

— Laissez-moi passer, hurla-t-elle, je vous maudis. N'entravez plus mon chemin ou bien je vous massacrerai ! Puis je ferai brûler vos branches une par une ! Vous crèverez tous à petit feu ! Ecartez-vous, tout de suite !

En guise de réponse, des éclairs déchirèrent les cieux.

— Pardonnez-moi, se ravisa Maud bien vite, je deviens folle. C'est à cause de la chouette ! Aidez-moi, je vous en supplie. Il me faut rejoindre Nicolas, Jérémie et nos filles, ils courent un grand danger.

Elle implorait maintenant la nature :

— S'il vous plaît, laissez-moi passer... Je vous en supplie...

\* \* \*

A l'aube de ce tragique vendredi, alors que Maud se rendait à Clisson pour y vendre cinq poules, quelques douzaines d'œufs, des fromages et le lait de l'unique vache, ses lèvres s'étaient pourtant offertes aux ormes, aux bouleaux et aux châtaigniers. Sa bouche avait caressé pendant quelques secondes la peau ferme et lisse du noisetier, puis elle avait baisé les mains du tremble princier. De même, la

jeune femme s'était enflammée d'un poème ; le ru l'avait écoutée puis s'était empressé d'en faire écho jusqu'à la Sèvre bouillonnante.

Maud adorait la vie sauvage de ces bois ; à ses yeux, une gouttelette de rosée devenait un lac paisible abreuvant une multitude de lutins chimériques ; dans ses fantasmes, les brins de muguet constituaient un chœur de nègres, leurs voix chaudes psalmodiant la complainte des bagnards vendéens ; en son cœur romanesque, les peupliers et les bambous étaient de preux chevaliers accompagnés de leurs vassaux, guerroyant pour protéger le royaume, un fief dont Nicolas était le roi, leur fils un noble prince et leurs fillettes les princesses.

Mais tout ceci, c'était ce matin... C'était autrefois, il y avait bien longtemps... Avant l'abomination qui retournait ses viscères en tous sens. Avant que l'oiseau de malheur ne hulule, annonciateur de l'ouragan de malheur qui venait dévaster la Vendée et décimer ses habitants.

Tout empêtrée qu'elle était dans les branchages, échelée et haletante, Maud aperçut une autre créature odieuse. A peine camouflée dans le ciel, celle-là déroulait ses membres hideux, enlaçant un à un les gentils personnages que tentaient d'esquisser les nuages. Le démon boursoufflé incarnait la mort. Mais pas une mort tranquille, pas l'accomplissement de la vie ! Le nuage méchant incarnait une mort infâme, la plus douloureuse peut-être : celle perpétrée par les hommes.

Pourtant, jusqu'à ce jour, l'épouse de Nicolas ne se fiait guère aux présages. Mais ces nuits dernières, les bruissements d'ailerons l'avaient angoissée. Pourquoi la nature semblait-elle ainsi s'être alliée à l'ennemi ?

Maud n'en savait rien, alors elle se dégagea et se remit à courir, ignorant les déchirures de sa robe de lin. Elle